

## *La reine d'Austerlitz*

C'était sa première pensée, prendre une cigarette dans le paquet qu'il aurait posé sur la table de nuit, l'allumer, aspirer la bouffée du matin, et rester un instant dans son lit à rêver. Mais sa femme ne le supportait pas. Et cette pensée récurrente, précisément à l'instant du réveil quand on sort de l'engourdissement et que l'ampleur du désastre de la journée qui commence apparaît, cette pensée d'une cigarette matinale l'empêchait de dire quoi que ce soit d'aimable. Alors il se levait, allait dans la cuisine faire du café, fumer, préparer le petit déjeuner des enfants, organiser le départ à l'école. Les allers et venues autour de la table faisaient un brouhaha de conversations enfantines et de bruits de bols, cuillères et cafetière ronflante qui permettaient d'inaugurer la journée sans se poser de question. Puis, quand ils avaient tous quitté la maison, il rejoignait l'atelier qu'il avait aménagé dans le grenier où il avait installé son ordinateur. Son travail pour les architectes, désormais en solo, tributaire des commandes ici et là, lui plaisait mais il aurait aimé voyager, aller voir sur place, prendre l'air. Son petit budget ne lui permettait pas les escapades. Et tout pouvait se faire sur écran.

Il alluma une cigarette, il ne se mit pas au travail tout de suite, il ne pouvait pas. C'était ainsi depuis plusieurs mois, non pas une lenteur, mais un élan qui se serait porté vers une autre destination perdue dans le ciel, invouable et vitale pourtant. La pluie cliquetait joliment sur le toit et il eut un instant sans pensée, uniquement attentif aux gouttes sur les tuiles. Il imaginait les arbres trempés et les rues du village dégoulinantes, la campagne luisante et plus loin, la station de train bientôt vide des travailleurs qui allaient vers Paris. Et tout cela lui semblait étranger, le sentiment de familiarité inconsciente qu'il avait éprouvé ces dernières années avec le paysage était désormais éteint et il ne comprenait pas pourquoi il avait adhéré à cette vie, sa vie. La pluie redoubla de vigueur, c'était une sorte d'orage de printemps. Il sentit que tout le quittait un instant, sauf la sensation d'être à l'abri du déluge et attentif aux bruits. Le tambourinement de la pluie suspendait le temps, distrait des obligations et des obéissances, le ciel se rappelait à l'humanité au travail, permettait le droit à une trêve dans le déni de la vie que constituaient les rythmes quotidiens. Mais l'angoisse refit surface, celle qui le visitait tous les jours sous des prétextes divers, les commandes qui se faisaient rares, l'attente de réponses après les devis envoyés récemment, les frais des études de l'ainé, la facture pour la voiture en panne une fois encore. Il fallait s'en tenir à ce qu'il s'était promis, à ce qu'il avait juré à sa femme, avancer, ne pas rêver, chercher les meilleurs marchés, et même accepter ce qui semblait peu intéressant mais qui permettrait de nourrir le compte en banque, rembourser les vieilles dettes, essayer de voir plus loin que les deux mois devant soi. Mais ce matin il avait besoin d'encouragement, peut-être même d'un sourire, d'une voix qui lui aurait dit que tout cela avait un sens et qu'il y avait quelque part une bonne raison d'être heureux. Il fit alors ce qui le rassurait le mieux, ce qu'il n'aurait avoué à personne, son secret, son ciel bleu, sa musique à lui. Il ne décidait pas, mais les gestes le conduisaient à son insu comme si quelqu'un en lui avait précisément la clé d'un pays invisible, inintelligible. Et dans le mouvement même de se pencher vers le tiroir de la vieille commode

du grenier, il sentit une détente dans sa colonne vertébrale, une respiration soudain qui inondait tout son corps. Il ne savait pas pourquoi cela opérait à chaque fois ou du moins, il ne voulait pas creuser parce qu'il pressentait qu'il n'aurait pas assumé ce sur quoi il ne mettait aucun mot. Quand il le sentit sous ses doigts alors qu'il glissait la main sous les dossiers archivés là, son souffle se fit plus ample et il se surprit à fermer les yeux une seconde. Il était seul et cela avait parfois une douceur insoupçonnée jusque là.

Il ne regrettait pas vraiment Paris, les bureaux grouillant de personnel, sa place de numéro deux d'une agence bien en vue, les déjeuners avec les gros clients chez Lipp, même s'il y pensait encore comme une réussite qui aurait dû le rendre heureux. Quelqu'un en lui se disait : que s'est-il passé ? mais d'une façon si ténue que sa conscience ne laissait rien émerger des questions ni des réponses. Il lui fallait travailler, trouver de l'argent pour l'éducation des enfants. Sa femme et son petit salaire ne pouvaient pas prendre en charge les études de l'ainé, c'était à lui de faire en sorte de payer l'école d'archi de son grand, les dépenses des deux petites qui venaient d'entrer au lycée, et les vacances qu'il essayait chaque année de leur offrir. Et puis, il devait cette vie de famille à sa femme qui l'avait accueilli après une jeunesse tumultueuse et peu raisonnable, c'est le moins qu'on puisse dire. Que serait-il devenu si elle n'avait pas ouvert son minuscule appartement alors qu'il avait erré dans les rues de Paris pendant quelques semaines ? Elle avait été patiente, il avait repris confiance grâce à elle, ils étaient tombés amoureux, ils en étaient sûrs. Et quand il avait eu enfin son diplôme, la chance le mit sur le chemin d'un poste idéal et bien payé. Les enfants étaient arrivés là-dessus, d'abord un fils, et plus tard les deux petites.

Que s'était-il passé ? Sa femme avait nommé cela dépression, le médecin disait burn-out. Lui, il n'y mettait aucun mot, il ne croyait pas à la dépression qu'il imaginait comme un grand désespoir geignard. Ce qu'il avait éprouvé tenait plutôt de l'éloignement, du chagrin silencieux, du vide total, de l'immobilité ; et si la souffrance avait été parfois aigüe, s'attachant à sa respiration, au centre de sa poitrine, à ses jambes qui ne le portaient plus, si l'envie de mourir lui avait paru la seule solution –et là, les larmes lui étaient venues, il avait pleuré sur lui-même, sur la peine des enfants, de sa femme, sur l'incompréhension des quelques amis-, si certaines heures avaient semblé impossibles à vivre tant chaque seconde le plongeait dans une tristesse incommensurable, il subsistait en lui un dé de lumière qu'il ne voyait pas mais qu'il savait exister. L'impression n'avait pas été constante. Bien souvent, dans l'hébétude ou la douleur où il était, il n'aurait pas fallu lui parler de lumière. La négation absolue d'un quelconque espoir s'imposait à lui et à ceux qui tournaient autour de sa bulle. Mais quelqu'un d'invisible en lui, quelqu'un d'effacé et fragile lui avait fait sentir d'infimes instants que quelque chose – mais quoi, il n'en savait rien- quelque chose d'insaisissable était là. Il avait refusé les médicaments. Et cela avait mis sa femme dans une colère qui lui était restée complètement étrangère. Elle avait elle-même acheté les comprimés, il n'y touchait pas. Le médecin avait menacé de ne pas signer le prolongement d'arrêt maladie dont il avait bénéficié jusque là. Lui, avait fermé les yeux. Que pouvait-il dire et faire face à ce monde qui continuait à parler comme si rien n'avait changé ?

La pluie maintenant jouait tranquille et légère. Les nuages qu'il apercevait à travers le vasistas semblaient plus clairs. La fumée des quelques cigarettes faisait un voile entre lui et l'ordinateur. Quand le livre apparut sous les dossiers du tiroir, un sourire intérieur se dessina dont il eut à peine conscience et, les yeux sur le titre, il sentit une pointe brûlante dans sa poitrine. Il était donc vivant. S'il relisait le livre depuis deux ans maintenant, c'était en désordre. Il s'emparait d'un chapitre au hasard, s'étonnait d'y découvrir encore la magie de la première lecture et tout ce qui avait suivi. Il avait bien conscience désormais que le livre avait été à l'origine du bouleversement de sa vie, de la joie inconnue puis de sa tristesse morbide ; et tout à la fois, il savait que le livre et les événements qui l'avait entouré l'avaient sauvé de l'abyme dans lequel il s'était enfoncé pendant plusieurs mois. Les phrases, certaines d'entre elles, la façon dont elles se liaient les unes aux autres et déplaient une espèce de pensée en lui qu'il n'arrivait pas à attraper mais qui lui tournait le cœur, le corps, l'esprit, lui retournait tout l'être et le laissait abasourdi et pourtant très à la pointe de sa vie, les phrases opéraient une révolution et une rotation à la fois, comme s'il était une planète enfin sur orbite. L'image qu'il avait de sa vie d'avant était celle d'un objet statique, figé. Il ouvrit le livre à la page où il avait laissé le signet deux jours auparavant, il hésita à continuer ou à commencer un autre chapitre. Il alla à la table des matières et se laissa conduire par ce qui l'appellerait aujourd'hui, par ce qui saurait lui donner ce qui lui manquait, une espèce de chemin qu'il savait sans fin, un désir illimité, une pensée qui courrait toujours, des sensations renouvelées comme un ciel qui remue sans cesse.

Et c'est son visage qui apparut, sa voix qu'il entendit à nouveau dès les premières phrases, et sa pensée se mêlait à la sienne. Elle savait lui raconter cette histoire à laquelle il pensait si souvent, dont il cherchait les rebonds, les sensations, les détours, cette histoire qui lui disait tout ce qu'il attendait mais aussi ce qu'il ne voulait pas savoir de la vie et qui, là, lui était précisément annoncé. Elle, l'auteure, celle avec qui il avait parlé pendant des heures à la sortie de la Maison de la Radio où il l'avait attendue il y avait un an maintenant. Il relut le paragraphe qu'il avait sous les yeux, *buis corps et bottes terre spongieuse, genêts. Si marguerites et campanules, gouttelettes sous feuilles des fougères, main suspendue crissement des herbes trempées. Cuisse dans le souvenir rivière rouge couru entre forêt et cailloux roulés, mais l'arme pointée arbre secoué et vent des futaies. Renard bord du chemin respiration et sueur, ombres envolées odeur peaux, halte.* Il chercha de la main gauche le paquet de cigarettes. Il était vide. Il tourna plusieurs pages, *boulevard tapisserie bleue petits pains, mitraille bitume scintillant, lèvres tambourinant rosées et ourlées. Comme cheveux fuyant trottoir, oh ! licorne et oiseaux tout ensemble dans le cosmos, ici.* Il leva les yeux sur le ciel du vasistas, la pluie avait cessé peut-être. Il quitta le grenier, enfila sa veste, prit son petit sac à dos où il mit le livre et son portefeuille. Le bureau de tabac était à l'autre bout du village. Marcher lui ferait du bien, il se mettrait au travail ensuite. Les rues et les chemins étaient vides, la pluie avait inondé les fossés, des odeurs de terre montaient et il se réjouit de profiter de ce moment de liberté, seul dehors dans l'air humide et lumineux avant d'en retourner à ses problèmes. Il lui sembla avoir quinze ans à nouveau dans une espèce d'école buissonnière avec la peur et la joie. Il se souvint soudain du rêve qu'il avait fait sur le matin, juste après le moment d'insomnie inévitable désormais vers trois ou quatre

heures, un rêve à la fois banal et merveilleux, presque mathématique, comme un jeu d'échec où on ne voit aucune solution, l'impasse totale et soudain un passage lumineux, doré, un couloir ouvert et brillant qui avance, de plus en plus flamboyant. Et il trouva étonnant que son esprit puisse ainsi fabriquer une traversée possible là où apparemment il n'y en avait pas. Et cette lumière lui rappela le rêve dont il se souvenait parfaitement après des mois, ce rêve de sieste alors qu'il était au plus mal, ce rêve qui lui avait tiré des larmes qui l'avaient soulagé quelques heures dans le chamboulement amorphe et douloureux qu'on appelait dépression. Il l'avait vue venant vers lui, elle l'auteure, son corps tout entier tendu vers lui, dans des vêtements blancs et luminescents, entourée d'un halo brillant, le visage rayonnant. Et ce rêve contrastait avec l'image qui le hantait, il ne savait pourquoi, la silhouette qu'il avait suivie des yeux quand ils s'étaient quittés après plus de trois heures ensemble, le corps qui s'amenuisait dans une rue sombre de Paris, la femme qu'il savait ne plus jamais revoir malgré la sympathie qu'elle avait manifestée, la gentillesse, la tendresse même et la complicité quand ils parlaient de son livre, de ses phrases et de leurs vies. Le rêve lui disait le contraire.

*bougie saut carmin, fauteuil et contrebasse, un rien de main dans la main, trois graals sur montagne. Oui malgré non homme, brise de flamme encordée, bleu pourtant et vin doré, yeux surtout. Ah ! comme jeunesse vieillesse, un rien de main dans la main, contrebasse et piano soir montagne et Paris.* Il savait certains passages par cœur, aurait-il jamais pensé réciter des bribes d'un livre ? Il n'avait pas osé lui écrire, pour lui dire quoi d'ailleurs ? Et subrepticement, de jours en jours, il avait glissé dans le désintéret de tout. Quand il y pensait, il ne comprenait pas pourquoi ce qui l'avait réjoui - non pas comme un enfant qui découvre la mer dans le soleil et l'horizon, mais comme quelqu'un à qui on avait caché la partie la plus belle de lui-même - pouvait porter une seule option, la mort, une mort sans violence, une mort lente, une vie blanche. Le vent secouait les arbres et les gouttes tombaient sur son visage, le village était absolument vide, une espèce de cité dortoir, des maisons fermées dans ce qui avait dû être un hameau qui avait gonflé de pavillons et leurs jardins. Ce qui l'effrayait parfois était l'idée que rien ne serait plus comme avant, qu'il était inutile de tenter d'oublier les phrases, d'oublier la mort et la lumière. Il ne pouvait en parler à personne d'autant plus que dans les premiers jours de lecture, quand il s'était senti happé par le livre, sa femme s'était étonnée de le voir ainsi rentrer plus tôt pour se mettre à lire, y passer tout un dimanche, et ne jamais terminer puisqu'il recommençait sans cesse. Elle avait alors jeté un coup d'œil à l'extrait sur la quatrième de couverture, avait murmuré un « c'est n'importe quoi », puis avait feuilleté, s'était arrêtée plus longuement sur certaines pages pour finalement dire « qu'est-ce que tu lui trouves à ce livre ? » Elle l'avait ensuite bousculé pour qu'il sorte de sa lecture et cela jusqu'à ce qu'il rende le livre à leurs amis, ceux chez qui ils avaient diné un soir d'octobre il y avait deux ans, c'était le 17 précisément, ceux dont l'appartement débordait tant de livres que s'en était voluptueux, excessif, joliment désordonné, ces amis de jeunesse qu'ils voyaient peu. Il avait alors pensé reprendre sa vie. Novembre plein de travail, décembre et son lot de fêtes familiales, janvier et un planning organisé. Il n'oublia pas le livre. Son absence le grandissait encore. Il y pensait le soir, la nuit, au réveil. Il y pensait comme à quelqu'un à qui on a oublié de dire quelque chose.

Une bourrasque le déporta sur le trottoir, il arriva dans le centre du bourg, une trouée de ciel écartait les nuages, tout luisait et les oiseaux reprenaient leurs piailllements joyeux. Il oublia quelques secondes ce pour quoi il marchait dans le village et, revenu de ses pensées, il s'étonna que l'idée de fumer une bonne cigarette l'eut quitté tant il était dans les souvenirs, la tentative d'y remettre de l'ordre chronologique. Avait-il décidé précisément d'acheter le livre ou n'était-ce pas plutôt une évidence déjà lointaine qui fit qu'il entra un jour dans la librairie de la rue de la Convention ? Il avait cherché dans les rayons lentement, un peu perdu mais confiant, puis il avait fini par demander de l'aide. Le libraire avait dit qu'il voyait bien de quoi il parlait, oui ils l'avaient eu, mais l'avaient-ils encore ? C'est à ce moment que l'impatience se manifesta en lui, le trac comme si sa vie en dépendait, il lui fallait ce livre maintenant, le désir montait très fort. Il avait suivi le libraire dans les allées, s'était posté derrière lui au moment où il s'arrêtait devant les étagères faisant courir sa main sur les dos en inclinant la tête, l'écouta attentivement quand il disait : il devrait être par là... attendez un peu... mais on pourra le commander sinon... ah ! oui, le voilà. Ce n'était pas un soulagement, c'était pire. Plutôt un immense rideau de fer qui s'était ouvert sur un horizon multiple, foisonnant, harmonieux. Son sourire avait dû être si fort que le libraire l'avait regardé comme s'il s'était transformé d'un coup. Quand il sortit de la librairie, il marcha comme un qui aurait gagné tout l'or du monde, ou bien qui serait tombé amoureux fou pour toujours, *chemise clés soie vieux coton, verre et zinc chambre chantante, saint plaie coulée matin croissant chaud, très chaud, lettre écran, chênes aulnes trembles peupliers, mélèzes. Oui femme amazone, guerre à deux doigts, tombée mais d'où ?*

Le tabac était ouvert, il prit aussi le journal, il fallut parler du temps, en parla gentiment mais trouva ses phrases décalées, le buraliste ne l'entendit pas. Après la première bouffée, il parcourut les titres du journal en marchant, tourna les pages, essaya de s'attacher aux nouvelles économiques, arriva jusqu'aux rubriques culturelles. Sur les pages livres, il lut le nom de l'auteure. Seulement son nom. Le reste, il ne le lut pas. Il ferma le journal. Le rythme de son pas se fit très lent. Son cœur battait fort. Il lui semblait aussi qu'il avait vu sa photo. En bas à droite.

Il s'appliqua à fumer sa cigarette, reprit son pas, ne put se faire à lui-même aucune réflexion, aucun mot ne lui vint, le tumulte intérieur, il ne pouvait même pas le nommer. Il n'était plus que corps marchant dans un village inconnu, corps tressauté, cœur brulant, colère contre soi, *bruyère angélique fuchsia, cage thoracique éparpillée et feuilles tombées très bas, cytise. Bordure anguleuse, coupure, lac brouillard chevilles, pourtant bateau glissant attendu. Bus et tram dans le lointain à quoi bon, armure effondrée, cendre.* Quand il entra dans la maison, c'est le silence qui lui fit l'effet d'un second choc. Dans le grenier, il ouvrit le vasistas, respira, lu à nouveau la page du journal. L'auteure était invitée dans une librairie boulevard du Montparnasse demain à 18 h pour la sortie de son nouveau livre. Bien sûr la tentation était grande d'aller à Paris le lendemain. Mais il laissait le conflit intérieur se démener, le malmener, torturer et heurter tous les principes, le passé, les dangers. L'écran l'appelait, quelques messages professionnels, et l'urgence d'un projet à terminer pour dans deux jours. Il allait décider plus tard et se mit au travail.

C'était idiot d'avoir peur ainsi d'un nouveau livre et de son auteure. Ce n'était qu'un livre et l'auteure ne se souviendrait probablement pas de lui. Il pouvait renoncer. Ou il pouvait traverser la peur. Il pouvait espérer que le second livre ne lui ferait aucun effet et que tout ainsi se dégonflerait comme un mauvais rêve ne le concernant pas. Quand le soir arriva, les enfants envahirent la maison, sa femme rentra fatiguée. Il n'aimait pas la tombée de la nuit, c'était le moment où quelque chose lui manquait, une conversation peut-être, une tendresse, une complicité, la lecture à voix haute d'une page partagée, oui, quelque chose comme un rire tranquille et assuré. Quand les petites disparurent dans leurs chambres, il dit avant de remonter un moment dans le grenier : demain, j'ai un rendez-vous en fin d'après midi à Paris, je rentrerai peut-être tard. Sa femme ne fit aucune réponse.

*pain oranges vin cerises, saison entremêlées tempêtes mais cours toujours, écho sable rire envolé, hors champ dans la presque fin de journée, reste de nappe froissée frisson raison pas coutumière, alors chagrin au-delà.* Le sentiment de liberté quand il prit le train, ce sentiment là, il ne voulut pas y penser mais seulement l'éprouver comme une délivrance, et plus qu'une liberté simple, celle d'avoir du temps pour lui, le voyage, la rencontre hors des entraves quotidiennes, c'était la liberté d'aller vers l'inconnu, de ne rien savoir de ce qui adviendrait, d'admettre que tout était possible, qu'il ne fallait rien imaginer, être dans le non-espoir et pourtant ne pas être désespéré. C'était l'état dans lequel il se sentait quand il lisait le livre, une avancée vers l'inconnu, une surprise sombre et lumineuse à la fois, devant nous il y a l'amour et la mort, les deux. Le paysage de forêt laissa place à celui des pavillons de banlieues puis d'immeubles et ensuite des faubourgs de Paris. Il n'avait pas ouvert le livre, il regardait dehors, son sac à dos sur les genoux. Il se demandait comment tous ces gens vivaient, qu'est-ce qui les faisait continuer à vivre, quel secret ils avaient chacun pour accomplir leurs devoirs tous les jours. Il se détourna et laissa aller son regard vers Paris, on arrivait à Austerlitz. Il eut soudain peur de la ville, tant de souvenirs dans chaque quartier. La sérénité du départ l'avait quitté. Il prit le bus et sentit qu'il pourrait pleurer. Mais où était donc le jeune homme insouciant qu'il avait été ? *salve rebondie miroir entravé mais quels bruits maintenant dans la paix. Ruines riantes tomates ou bien galop à coup sûr épée sur l'épaule adouci par la reine d'Austerlitz, abandonnée. Croissant chaud, très chaud masque de clown, fers et chaînes, allons, il ne reste que la lumière.* Il sentit une grande fatigue, on arrivait sur le boulevard du Montparnasse, il avait peur de la blessure, une très vieille blessure. Dans la librairie, on avait poussé les rayons pour installer des chaises, les habitués murmuraient tranquillement, quelques lecteurs regardaient les titres l'air absorbé, le libraire s'affairait ici et là, entrez entrez dit quelqu'un en lui montrant des places devant. L'auteure était assise, son livre dans les mains, attentive à un homme qui lui parlait avec de grands gestes, elle souriait, elle avait le même visage qu'il y avait presque deux ans, doux et fin, légèrement marqué par une tristesse lointaine, son corps était lent, elle fermait les yeux par moments en écoutant. Il n'était pas encore assis lorsqu'elle le vit. Alors le visage de l'auteure s'éclaira, ses yeux s'agrandirent, il s'avança, elle se leva, elle vint vers lui et dit tout bas : *vous en avez mis du temps !*

Cathie Barreau  
Juin 2012